



GÖTEBORGS UNIVERSITET
INST FÖR SPRÅK OCH LITTERATURER

FRANSKA

L'évolution des mots français en suédois

Sofia Fransén

Kandidatuppsats
VT 2013

Handledare:
Elisabeth Tegelberg
Examinator:
Sonia Lagerwall

Table des matières

Introduction	2
Le but	2
La méthode	3
La disposition	3
Théorie	3
La sémantique	3
L'évolution des mots	5
Les faux-amis	6
L'analyse.....	8
Jus -sky	8
Costume - kostym	9
Affaire – affär	11
Portefeuille - portfölj.....	12
Triste – trist	13
Façon – fason	14
Polisson – polisong.....	15
Début – debut	16
Esprit – sprit	17
Artiste – artist	18
Bataille – batalj.....	19
Salut – salut.....	20
Conseil – konselj.....	21
Réel – rejäl	22
Propre – proper.....	23
Commode – kommod.....	24
Chair – skär.....	25
Conclusion.....	27
Références	28

Introduction

Les changements sont la base de l'évolution d'une langue. Les langues changent aujourd'hui, changeront dans l'avenir et ont changé historiquement. Des langues disparaissent et de nouvelles langues sont créées. Les langues changent quand les sociétés et les manières de vivre changent. Cependant, les évolutions les plus importantes ont lieu lorsqu'il y a du contact avec d'autres langues et cultures. De grandes migrations de peuples, des invasions et des cultures influentes ont répandu des langues différentes et surtout des mots pour décrire les phénomènes introduits. Pendant l'histoire, les relations entre les langues ont varié et elles ont eu des rôles différents : certaines ont eu le pouvoir d'être la langue influente et d'autres ont été influencées.

Aujourd'hui, l'importance de l'anglais et la dominance de l'anglais dans la culture, l'économie et la politique sont des exemples très visibles de l'influence d'une langue étrangère. Le français, comme le suédois, voit un torrent de mots presque envahissant la langue. Néanmoins, il y a quelques siècles, le français avait une position similaire en Europe et la Suède par exemple a été beaucoup influencée par la langue et la culture françaises, ce qui se montre toujours dans la langue où on peut trouver beaucoup de mots originellement français. Les mots ont bien sûr changé, de manières différentes, en suédois, comme le mot original en français. Ces changements seront le sujet de ce travail.

Le but

Le but de cette étude est de regarder comment le sens d'un mot peut changer. Cela sera fait en regardant des mots suédois empruntés au français et leurs sens par rapport au sens original. En regardant le sens du mot correspondant français, il sera aussi possible de voir les différences de l'évolution d'un mot et de comparer les sens de deux mots aujourd'hui. Des mots d'âges et d'emplois différents seront analysés pour avoir un corpus assez représentatif, même si cela n'est pas tout à fait possible dans une étude si petite. Les questions que ce travail pose sont :

De quelles époques viennent les différents emprunts ?

Est-ce qu'il y a eu un changement du sens chez les mots ?

Peut-on trouver des faux-amis parmi les mots aujourd'hui ?

La méthode

Premièrement, à l'aide de dictionnaires historiques et contemporains, des mots suédois qui originellement viennent du français seront analysés par rapport à leur sens suédois aujourd'hui et au moment de l'emprunt. La même chose sera faite avec les mots correspondants en français. Pour délimiter le sujet, il y aura seulement un nombre limité de mots qui seront le corpus de ce travail. Les mots ont été choisis en consultant Kahlman (2011), qui traite quelque faux-amis suédois-français, et Persson (2011) qui présente des mots suédois d'origine française, qu'ils soient des faux-amis ou non. À partir de cette information, des mots qui ont été empruntés à des moments différents, qui viennent de domaines différents, qui sont plus ou moins courants aujourd'hui et qui semblent intéressants, à cause de soit leur différence par rapport au français, soit leur grande spécialisation en suédois, ont été choisis. L'aspiration a été une grande variation. Tous les mots sont des emprunts au français. L'analyse va ensuite traiter des relations entre les deux mots aujourd'hui. Finalement, des conclusions seront tirées.

La disposition

Premièrement, un résumé de la théorie du travail sera présenté pour donner la base de l'investigation et de l'analyse. Cette partie va traiter de la théorie de la sémantique, de l'évolution des mots et de celle des faux-amis. Ensuite, l'analyse sera présentée, à partir des différents sens de chaque mot avec une discussion de ceux-ci. Finalement, une conclusion du travail sera tirée, suivie des références.

Théorie

La sémantique

La sémantique est « le domaine qui examine le sens » (Forslund 1998 p. 4) et les « causes des changements de sens » (Guiraud 1964b, p. 120). Dans la sémantique, on parle souvent de

signe qui est composé du signifiant, du signifié et de la chose signifiée, d'après la définition de Saussure (Ullmann 1952, p. 20). Le *signifiant* est l'« image acoustique » ou « le nom » (*ibid.*, p. 21). L'idée ou la pensée que le signifiant éveille s'appelle *signifié* ou « sens » (*ibid.*, p. 2 ; Forslund 1998, p. 5). La *chose signifiée* est finalement la chose dans la réalité à laquelle le signifié correspond (Ullmann 1952, p. 20), ou « le référent » (Forslund 1998 p. 5). Il y a donc un rapport direct entre la chose signifiée et le signifié, parce que « le nom évoque les sens » (Ullmann 1952, p. 21). Il y a également un lien entre le signifiant et le signifié. Cependant, il n'y a pas de rapport entre la « chose signifiée » et l'« image acoustique » (Forslund 1998, p. 5 ; Ullmann 1952, p. 21-22) : le mot n'évoque pas la chose.

Le signe est généralement arbitraire ; cela veut dire qu'il n'y a pas de rapport nécessaire entre le signifiant et le signifié (Zemmour 2008, p. 49) et que la convention « fonde la signification » (Guiraud 1964b, p. 23), mais il y a aussi des mots dont la relation entre le nom et la chose n'est pas accidentelle, mais *motivée* (Ullmann 1952, p. 108). Cela est par exemple le cas chez les noms qui sont des imitations phonétiques de la chose signifié.

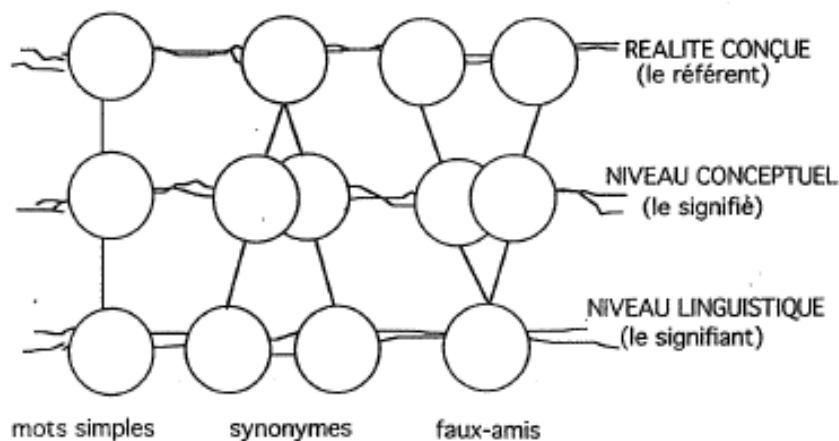


Figure 1. Les rapports entre le référent, le signifié et le signifiant pour des mots simples, des synonymes et des faux-amis (Forslund 1998, p.15)

Cependant, selon Guiraud (1964a, p.60 ; 1964b, p. 24), « tout mot est toujours motivé à l'origine », mais au cours de l'histoire, la relation cesse « d'être perçue » (*ibid.*) (Ullmann 1952, p. 117).

Pourtant, $\frac{3}{4}$ des mots français ont plus d'un sens (Guiraud 1964a, p.63), et il est donc possible de parler de « significations multiples » (Ullmann 1952, p. 180). Celles-ci peuvent être de deux types différents :

Si plusieurs noms évoquent le même sens, on parle de synonymie. Pourtant, on peut discuter si c'est possible d'évoquer exactement le même sens ou si, en fait, il y a de petits changements de connotations ou de nuances (*ibid.*, p. 181-182) (voyez figure 1).

Le deuxième cas est quand un nom (signifiant) évoque plusieurs sens, et il peut donc s'agir d'un mot qui a plusieurs sens - la polysémie – par exemple *mouton*, ou de plusieurs mots qui ont la même forme – l'homonymie (Ullmann 1952, p. 180) par exemple *sans* et *cent*. Les causes de la polysémie sont 1) les glissements de sens, 2) les expressions figurées, par exemple par des métaphores ou par la métonymie (*ibid.*, p.202), 3) l'étymologie populaire, où deux mots sont « rapprochés l'un de l'autre par l'instinct étymologique » même si cela n'existe pas en fait (*ibid.*, p. 202) et 4) les influences étrangères qui ajoutent des sens à un mot. Comme les mots polysémiques ne sont pas identiques dans toutes les langues, cela peut causer des problèmes (*ibid.*, p. 207) ; cf. faux-amis ci-dessus. Les homonymes, à leur tour, ont des formes pareilles à cause des « accidents phonétiques » (Ullmann 1952, p. 219), même s'ils ont des origines différentes. La différence entre polysémie et homonymie n'est pas simple à définir et la définition est souvent arbitraire. Cependant, Ullmann (1952, p. 224) écrit que « La polysémie est un trait fondamental de la langue, une condition inhérente à sa structure. L'homonymie n'est en comparaison qu'un accident et une anomalie. »

L'évolution des mots

Les mots sont créés pour nommer des choses et c'est donc un acte conscient. Puis, la langue évolue imprévisiblement (Guiraud 1964b, p. 37). C'est par exemple possible que le sens soit plus large ou plus étroit qu'avant le changement (Ullmann 1952, p. 272) et on parle donc de généralisation et de spécialisation respectivement (Forslund 1998, p. 28). Il peut aussi s'agir d'un déplacement de sens où le changement est un résultat d'emplois figurés (*ibid.*, p.15), de métaphores, de la métonymie ou d'autres associations, par exemple la ressemblance ou la contiguïté entre deux noms (Ullmann 1952, p. 277).

L'évolution de sens peut avoir des causes différentes, notamment des causes linguistiques, historiques, sociales ou même psychologiques (Guiraud 1964b, p. 70 ; Forslund 1998, p.26). Une cause linguistique est un changement de sens « sous l'influence de son entourage » (Ullmann 1952, p. 246), des conflits d'homonymie et l'étymologie populaire (Guiraud 1964b,

p. 70). Quand la chose signifiée change sans que le nom change, on parle de causes historiques (*ibid.*, p. 70, Ullmann 1952, p. 247). Il y a aussi le cas d'un groupe social qui crée sa propre langue pour marquer l'identité (Ullmann 1952, p. 249) ; le groupe peut spécialiser les sens des mots courants, mais le monde extérieur au groupe peut aussi emprunter les mots et les généraliser sous forme de métaphores (*ibid.*, p. 251 ; Forslund 1998, p. 31). Un exemple des causes psychologiques ou psychiques est l'essai de trouver de nouvelles expressions à cause de tabous (euphémisme) ou d'un désir d'expressivité (Guiraud 1964b, p. 70). De plus, Forslund mentionne le besoin d'un nom nouveau et l'influence étrangère (1998, p.33-34).

Les emprunts lexicaux sont le résultat de l'influence étrangère et ils ont le plus souvent le but de remplir une lacune dans la langue réceptrice (Edlund & Hene 1992, p.71), par exemple si le sens ou les connotations n'existent pas (*ibid.*). Edlund et Hene (1992, p. 79) écrivent aussi que des mots peuvent être empruntés pour créer des associations, par exemple à une langue populaire ou exotique.

Quand un mot est emprunté, il peut y avoir des conséquences différentes pour la langue. Si le mot désigne quelque chose de nouveau, il est probable qu'il sera tout simplement incorporé au champ sémantique sans influencer d'autres mots (Edlund & Hene 1992, p. 115). Pourtant, cela peut être le cas aussi pour des mots dont le sens n'est pas nouveau ; on peut par exemple avoir des synonymes avec des connotations différentes (*ibid.*, p. 116). Cependant, on verra souvent une spécialisation du sens ou de l'emploi d'un des mots si l'emprunt a un sens proche d'un mot qui existe déjà (*loc. cit.*). Si cette spécialisation est trop limitée, ou si un mot occupe toutes les fonctions d'un autre, le mot pourra disparaître. Ceci est possible aussi pour les synonymes (*ibid.*, p. 117).

Les faux-amis

Les définitions varient, mais les faux-amis sont en général des mots dans deux langues qui ont des formes pareilles, mais qui n'ont pas le même sens (Forslund 1998, p.1 ; Chamizo Dominguez & Nerlich 2002, p. 1836). La cause des faux-amis sémantiques est que les langues ont utilisé les potentiels du sens d'un mot de manières et dans des directions différentes (Chamizo Dominguez & Nerlich 2002, p. 1834). Nous avons vu plus haut que le sens évolue imprévisiblement, et il est donc possible qu'un sens change différemment dans deux langues.

Le fait qu'un mot d'emprunt « vient avec la chose sans que le locuteur en exige la motivation » (Guiraud 1964a, p. 102) crée aussi une situation où les locuteurs peuvent interpréter le mot sans idées préconçues quant à l'utilisation et à l'origine du mot, ce qui peut diriger l'évolution dans une direction différente de celle de la langue d'origine (où cette connaissance existe).

Les faux-amis peuvent l'être par hasard (Chamizo Dominguez & Nerlich 2002 p. 1836) : cela veut dire que deux mots dans deux langues s'écrivent ou se prononcent de la même manière sans qu'ils aient de relations étymologiques ou sémantiques (*loc. cit.*) ; le lien est simplement accidentel. Cependant, cette étude regardera plutôt les faux-amis sémantiques qui ont la même étymologie. Ceux-ci peuvent être de degrés différents et on parle notamment de faux-amis partiels : les mots ont au moins *un* sens en commun, et les faux amis totaux, qui ne paraissent pas avoir de sens en commun (Forsslund 1998, p. 11 ; Chamizo Dominguez & Nerlich 2002, p. 1836). Néanmoins, on peut discuter s'il y a vraiment des faux-amis totaux : deux mots ayant la même origine et la même étymologie devraient avoir quelque sens en commun (regardez figure 1), il faut simplement les examiner soigneusement en considérant toutes les associations possibles (Forsslund 1998, p. 16). Forsslund parle même d'un continuum de faux-amis, entre les « faux-amis totaux » et ceux qui diffèrent très peu les uns des autres. Quant aux faux-amis partiels, on parle également d'inclusion lorsque l'aire sémantique dans une des langues est incluse dans la plus vaste aire sémantique de l'autre langue (Forsslund 1998, p. 13).

Il est possible de comprendre encore d'autres aspects en parlant de faux-amis ; par exemple s'il y a une différence par rapport aux associations, la fréquence, l'actualité, la formalité etc. du mot. C'est également possible que la situation crée des faux-amis, par exemple dans des idiomes où, même si chaque mot n'a pas tendance à être un faux-ami, l'expression n'est pas compréhensible s'il est traduit littéralement (Forsslund 1998, p. 17).

Selon Forsslund (1998, p. 21), les faux-amis suédois-français montrent les caractéristiques suivantes : Ils sont 1) des mots français empruntés par le suédois ; 2) des mots français que le suédois a empruntés à une langue intermédiaire où le sens du mot a changé ; 3) des mots empruntés dans les deux langues à une troisième langue, des « cousins ». Ce dernier cas ne sera pas traité dans cette étude, puisqu'on regardera seulement les mots suédois empruntés au français.

Cependant, ce n'est pas évident de voir à quel moment deux mots deviennent des faux-amis (Forslund 1998, p. 15) ; comment définir, par exemple, des mots qui n'ont des sens différents que dans certaines situations ou lorsque les sens changent ?

Analyse

Les sources utilisées dans l'analyse seront d'abord :

LGR = Le Grand Robert

LPR = Le petit Robert

NE = Nationalencyklopedin

DHF = Dictionnaire historique de la langue française

TLF = Trésor de la langue française

SAOB = Svenska Akademiens Ordbok

Bien sûr, les années indiquées dans les dictionnaires sont simplement des indications ; les mots peuvent avoir été utilisés dans la langue parlée beaucoup plus tôt ou ne sont pas devenus courants que plus tard (Forslund 1998, p. 42). Pour cette raison, d'autres sources ont parfois aussi été consultées.

Jus -sky

Le mot *jus* vient du latin *juris* signifiant « jus, sauce, brouet » (DHF) ou « sås, soppa » (SAOB). Le latin l'avait emprunté à un mot indoeuropéen voulant dire « un mets confectionné avec de la viande dans une sauce » (DHF). En français, le mot signifie « le suc d'un fruit et sauce de la viande » depuis 1538, ce qui conduit vers *jus de fruit* (des fruits ou des végétales divers). Ces deux sens existent toujours et « jus de fruit » est l'emploi principal aujourd'hui, suivi de « liquide [...] extrait d'une substance animale » (LGR). L'extraction est faite par « pression, cuisson [ou] macération » dans les deux cas (TLF). En 1833 on voit l'idée abstraite du mot : « avoir du jus » peut signifier avoir de l'élégance, de l'allure, ce qui se montre encore en 1866 (TLF). En 1894, on trouve le sens « liquide de couleur douteuse », par exemple le café, l'eau ou le courant électrique en 1918 (LGR).

En suédois, *sky* émerge en 1755 en écrit, emprunté au français. Le mot veut dire « vid stekning erhållen saft av kött l. fisk, som användes [såsom] sås [eller] [dylikt] o. vid avkylning får geléartad form. » Cela est donc pareil au sens français. En 1792, le mot est aussi utilisé avec le sens « gelé framställt av bärsaft ». Le mot n'est pas mentionné par Hellquist (1948) mais Ekbohrn (1948) donne la définition « kraftigt köttextrakt i form av gelé ». NE ajoute le moyen « försiktig kokning » et déclare que souvent on « späd[er] med lite vätska », ce que TLF atteste également en français.

Le sens du mot est alors plus vaste en français qu'en suédois où seulement le sens « suc d'une substance animale par cuisson [...] » est adopté. Cependant, en suédois le sens s'est généralisé un peu et il inclut, peu après le premier arrivé, l'idée de *gelé*. Ceci n'est pas étrange en considérant qu'une telle sauce devient comme une gelée après refroidissement. Il s'agit donc d'un changement de sens à cause d'une contiguïté entre les choses (cf. Ullmann 1952, p. 277). Pourtant, en consultant NE, on constate que cet aspect n'est plus inclus dans le sens.

En regardant le mot suédois *saft*, il semble qu'il comprenne plusieurs des sens du mot *jus* : liquide d'un végétal (reçu par extraction) et d'un animal, de l'humidité ou de l'eau, et des liquides divers. Ce mot existait déjà quand *jus* est arrivé et il n'y avait donc pas de lacune, dont Edlund et Hene parle (1992, p.71), à remplir pour *jus*. Néanmoins, on peut noter que par cuisson, *köttsaft* devient *sky*, c'est alors plutôt le sens de *cuisson* qui demande le nouveau mot. En outre, depuis les années cinquante, *jus* existe aussi en suédois sous la forme *juice* emprunté à l'anglais et signifiant « jus de fruit » (Persson 2011, p. 128). L'anglais est donc une langue intermédiaire qui a présenté un nouveau sens du même mot en suédois.

Finalement, *jus* et *sky* pourraient être des faux-amis partiels, mais ils n'ont pas une forme strictement pareille. D'abord phonologiquement, le phonème [ʒ] n'existe pas en suédois, puis, orthographiquement, même si *jus* s'écrivait *jus* en suédois ce n'est plus le cas.

Costume - kostym

Costume vient de l'italien *costume*, qui est aussi l'origine de *coutume*. *Costume* est emprunté avec le sens « manière de marquer les différences d'âge, de condition, d'époque, des

personnages » au XVI^e siècle (DHF) et ce sens est employé jusqu'au XVII^e siècle (TLF). Ensuite, au XVIII^e siècle, on parle de « l'une des caractéristiques les plus immédiatement perceptibles d'un groupe social », surtout la manière de se vêtir et la « manière de s'habiller conforme à la condition sociale, à l'époque » (DHF, TLF). Ce dernier sens a conduit à l'emploi : « l'ensemble de caractéristiques d'une époque, par exemple les mœurs, les coutumes d'un peuple » (LGR) – un sens vieilli aujourd'hui. On voit aussi le sens « ensemble des vêtements (d'une personne) » au XVIII^e siècle. Aujourd'hui, LGR mentionne de plus « pièces d'habillement qui constituent un ensemble 'costume de bal' » et « déguisement, habit », tandis que LPR souligne les sens « vêtement habituel à un pays, à une époque [...] » et « vêtement d'homme composé d'une veste, d'un pantalon et d'un gilet ».

Selon Hellquist (1952), *costume* est arrivé en suédois en 1778 via l'allemand *kostüm*. En regardant les sens suédois, on voit clairement la trace du français (ici des sens disparus) : 1) « bruk, plägsed, kutym » et 2) « om under viss tid brukligt mod [eller] form [eller] stil o.d. » (SAOB). C'est possible que le premier sens ait été mélangé avec *kutym* à cause de la ressemblance morphologique (cf. Ullmann 1952, p. 277) et leur étymologie commune. Dans les emplois vivants, on voit aussi le rapport avec le français : « (i [synnerhet] i fackspr.) vad som är karaktäristiskt för viss äldre tid, särsk. med hänsyn till seder o. bruk, klädedräkt o.d., sammanfattningen av de drag varigenom viss äldre tid karaktäriseras, tidsfärg, tidskostym », et « (kläde)dräkt, [...] teaterdräkt, maskeraddräkt ». Cependant, NE montre plutôt « långbyxor, kavaj och ibland väst i samma material och färg » et « teaterdräkt, maskeraddräkt » comme les sens principaux aujourd'hui.

Le sens le plus important en suédois est celui d'un « costume trois pièces » (Bergman 2001, p. 309; NE). Cela est un sens récent qui apparaît d'abord en 1873 (SAOB) en suédois et pendant le XIX^e siècle en français, quand ce vêtement est devenu courant. C'est intéressant de voir que le sens d'un vêtement spécial d'une époque ou d'un peuple s'est spécialisé vers un vêtement précis, qui peut-être est le vêtement typique de notre époque.

Même si l'allemand a fonctionné comme une langue intermédiaire, il semble qu'il n'ait pas influencé les sens empruntés d'une manière évidente. Avec une perspective historique, les deux mots peuvent même être rendus l'un par l'autre. Pourtant, même si presque tous les sens existent dans les deux langues, il y a une différence par rapport aux sens les plus courants ou

ceux seulement utilisés dans des situations spécialisées ; c'est donc facile d'employer *costume* ou *kostym* quand il y a des mots plus fréquents qu'on pourrait utiliser. En consultant les hyperliens entre les langues sur Wikipédia, on voit par exemple *complet* correspondant à *kostym (dräkt)* et *costume* devient *dräkt* en suédois (à noter qu'un *dräkt* dans le théâtre s'appelle *kostym*). Les deux mots se sont donc développés dans des directions différentes (cf. Chamizo Dominguez & Nerlich 2002, p. 1834) et pour résultat ils sont maintenant des faux-amis partiels.

Affaire – affär

Affaire est composée de *à* et *faire*, « ce qui est à faire », « att göra ». D'abord pour les questions sentimentales et galantes, les questions compliquées ou les faits créant une situation embrouillée au XVII^e siècle (DHF), plus tôt aussi « l'affaire de quelqu'un », signifiant « ce qui le concerne », ce qui se développe et devient « transaction » (LGR).

En suédois, le mot est emprunté en 1654 avec le sens de « göromål » qui est toujours un emploi courant selon SAOB. Les autres sens suédois sont d'abord « lokal för försäljning », employé depuis 1890, et « ekonomisk överenskommelse ». Ce dernier sens est utilisé depuis 1668 et on le trouve également en français; LGR mentionne par exemple « marché conclu ou à conclure avec quelqu'un ». Le sens de « lokal för försäljning » n'existe pas en français, même si LGR mentionne le sens « entreprise commerciale ou industrielle ». Le sens suédois s'est donc développé par métonymie, c'est-à-dire à cause de la contigüité entre les choses (Ullmann 1952, p. 277).

De plus, SAOB parle de « offentliga angelägenheter, statsaker » (1657), qui est un emploi moins courant aujourd'hui, mais qui existe toujours en français: LGR et TLF présentent « les questions d'intérêt publique », par exemple « les affaires étrangères » depuis 1508. C'est alors probable que c'est un sens emprunté dès le début en suédois.

On voit aussi *affär* dans des expressions : « göra [...] affär af (ngt l. ngn), framhålla ss. viktigt » (1842) et « (ngns) förmögenhetsvillkor » (1792) et « strid, drabbning » (1701). Ce dernier peut être comparé à « action de guerre, engagement militaire » (LGR) qui est un sens vieilli en français. Le contact proche entre la France et la Suède à l'époque peut être une

raison du fait que plusieurs des sens d'un mot sont arrivés petit à petit, rendant le mot polysémique, ce qui n'était peut-être pas le cas quand le mot était emprunté.

Le sens de « *angelägenhet* » en suédois a conduit au sens « liaison » (Kahlman 2011, p. 1), donc des faux-amis. Cependant, une explication peut être que l'utilisation vieille en français est : « affaire d'amour », « aventure galante » et, par extension, « affaire où quelque chose est en jeu, [...] intrigue » (LGR). Le suédois a donc conservé un sens qui n'existe plus en français.

En résumé, il y a un écart entre les sens principaux d'*affaire* et *affär*, mais il y a aussi des sens communs et c'est donc possible de parler de faux-amis partiels. Si on regarde cela historiquement, tous les sens suédois peuvent être expliqués à partir du français et, à l'exception de « *lokal för försäljning* », tous les sens suédois sont même inclus parmi les sens français.

Portefeuille - portfölj

Portefeuille est un mot qui émerge en français en 1544 de *porte-* et *feuille (de papier)*. Le sens à l'époque était « carton plié en deux recouvert de peau ou d'étoffe et servant à serrer des papiers » (DHF) et celui-ci est aujourd'hui, avec l'ajustement « servant à renfermer des papiers » (LGR), considéré comme une utilisation vieillie. À la fin du XVIII^e siècle, cela est devenu par extension « grand carton à dessin des peintres », mais également « servant aux ministres pour ranger et transporter des documents officiels », dont vient « fonction de ministre, ministère » par métonymie. À la fin du XIX^e siècle, le mot a le sens « cartable, serviette, [...] où on peut placer, porter des papiers [...] » (LGR), tandis qu'en 1824, le sens courant d'aujourd'hui était utilisé : « l'objet portatif où l'on range les feuilles, des billets ». La définition aujourd'hui est « étui qu'on porte sur soi, qui se plie et qui est muni de poches où l'on range billets de banque, papiers d'identité, etc. » (LPR).

Portefeuille est arrivé en suédois en 1758 et il a conservé le sens français de l'époque jusqu'aujourd'hui : « *fodral för papper och dokument* » (NE). On voit néanmoins de petits changements de sens à cause de l'évolution de l'objet : « *numera vanligen en väska med lås* » (NE), donc une raison historique du changement (cf. Guiraud 1962b, p. 70, Ullmann 1952, p.

247). Au début du XIX^e siècle, le suédois utilisait également le nouveau sens, « plånbok », mais cela ne se fait plus (SAOB). Pourtant, par extension il y a toujours le sens « benämning på banks l. annat företags totala innehav av aktier l. andra värdepapper o.d. » (SAOB). Le deuxième sens suédois est « statsrådsämbete, knutet till ett departement (ursprungligen den väska vari ett statsråd tog med sig sina handlingar till en konselj) » (NE), qui n'est arrivé qu'au début du XIX^e siècle mais qui existait en français à l'époque.

Aujourd'hui, *portefeuille* et *portfölj* sont des faux-amis ; *portfölj* est plutôt un porte-documents, et *portefeuille* est un *plånbok*. Cependant, les autres sens des deux mots se trouvent également dans les deux langues, et ils sont alors des faux-amis partiels.

Triste – trist

Triste est un mot qui vient du latin où il veut dire « une personne affligée ou sombre et sévère, renfrogné » ou « sorglig, dystert », au-delà l'étymologie n'est pas connue (DHF ; Hellberg 1948). Selon LGR, les utilisations principales aujourd'hui sont 1) en parlant d'une personne : « qui est dans un état de tristesse » (LGR), qui par nature présente les caractères extérieurs de cet état ou qui répand la tristesse (LPR); et 2) en parlant d'un inanimé : « qui fait souffrir, qui suscite des pensées pénibles ou dont le caractère afflige » (LPR ; LGR ; TLF). LGR définit *tristesse* comme : « envahissement de la conscience par une douleur, une insatisfaction ou malaise dont on ne démêle pas la cause, et qui empêche de se réjouir du reste ».

Le mot est arrivé en suédois en 1750 avec le sens « som gör ett nedslående l. bedrövande l. beklagansvärt intryck, sorglig, dystert » (SAOB), mais il s'approche aujourd'hui plutôt du sens « som inte förmår väcka ngn som helst glädje eller ngt som helst intresse » selon NE, qui met aussi « tråkig », comme un synonyme qui en fait exactement la même définition.

Il y a donc une différence de sens entre les deux mots, où *triste* comprend un chagrin et un manque de joie, tandis que *trist* s'approche de l'ennui. Cependant, la définition de LGR de *tristesse* mentionne « dépression, ennui, mélancolie » et c'est donc clair qu'il n'y a pas de grandes distances entre les connotations de « triste, de ne pas rire (ou se réjouir) » et l'idée d'ennui. Quelque chose de triste peut être ennuyeux et le changement de sens n'est donc pas loin à cause de cette contiguïté de sens (cf. Ullmann 1952, p. 277). De plus, dans des

expressions suédoises, on trouve même le sens « (tillfälligt) nedstämd » depuis 1893 (NE). Comme cela est le sens courant en français aujourd'hui et l'était à l'époque, c'est possible que le suédois ait introduit encore un sens français à ce moment.

Les sens principaux sont séparés et ne peuvent pas être utilisés comme des synonymes sans problèmes. *Triste* et *trist* sont donc des faux-amis, même si les connotations sont proches. On voit ici peut-être le début d'une séparation encore plus grande où les deux langues ont pris des directions différentes de sens (cf. Chamizo Dominguez & Nerlich 2002, p. 1834).

Façon – fason

Façon vient du latin *factio* « action et manière de faire ». En français, il signifiait « la manière d'être extérieure » au XII^e siècle et s'est développé vers un « valeur méliorative » avec le sens d'« élégance », mais il avait aussi le sens d'« action de mettre en œuvre » en 1377 (DHF). Les sens d'aujourd'hui en français sont 1) « action de donner une forme à qqch., de la mettre en œuvre », « création, fabrication », 2) « forme, manière d'être ou d'agir particulière » et 3) « apparence, manière d'être extérieure (d'une personne) » selon LGR.

Le mot est arrivé environ 1540 en suédois de l'allemand, qui l'avait emprunté au français, et ce n'est qu'en 1712 qu'on a adapté l'orthographe française. À l'époque, *façon* avait le sens de « form, skapnad, skepnad, gestalt(ning), prägel, stil » (SAOB). Celui-ci existe encore en suédois avec « figur [eller] mönster, i [synnerhet] på tyg, tapet » en langue spécialisée. Ce sens peut être retrouvé en français où un sens vieilli est « apparence » quand on parle d'une chose et avec l'idée de « manière dont une chose est faite, forme qu'on lui a donnée » (TLF), le sens de *mönster* n'est donc pas loin. Il y a aussi le sens de « sätt, vis » en suédois qui n'est plus utilisé qu'en langue familière, mais qui est un sens courant en français. De plus, on trouve le sens de « sätt att [...] bete sig, [...] uppträdande, later » qui est surtout employé en langue familière aujourd'hui. Ce sens existe aussi en français, aussi bien avec le sens de « bien élevé » que pour exprimer la désapprobation. La connotation négative se montre aussi dans le sens rare : « krus, omständigheter, "ceremonier", "krumbuktande" » qui était courant à la fin du XVIII^e siècle et qui existe aussi en français selon TLF. Il y a également des sens morts, comme « (möda l. omsorg som nedlägges på) utförande av ngt » et « herald. hjälmtäcke, lövvärk » (SAOB).

Pour conclure, le sens est plus vaste en français qu'en suédois, et tous les sens de *fason* sont inclus dans ceux de *façon*, à l'exception des deux sens morts en suédois qui, probablement, sont émergés par extension des autres sens. Les deux mots ne sont donc pas des faux-amis partiels, mais seulement des faux-amis. En outre, plusieurs des sens suédois sont maintenant vieillis ou seulement utilisés dans des situations spéciales, ce qui peut être un résultat du fait que *façon* n'a pas introduit de sens nouveaux au moment de l'emprunt et il fallait donc une spécialisation (cf. Edlund & Hene 1992, p. 115). Pourtant, il est possible que le mot disparaisse à cause de cette utilisation étroite (*ibid.*, p. 117).

Polisson – polisong

Le mot français *polisson* vient de l'ancien argot « polir » qui signifiait « vendre » ou « polisse » (*vol*), et *polisson* était employé avec le sens de « vagabond qui revend les vêtements qu'il a mendiés » en 1616 (DHF). Cinquante ans plus tard, on l'utilisait avec un sens péjoratif en parlant d'un « hommes sans considération et sans mérite » ou d'« une personne trop libre, licencieuse ». Le siècle suivant, le mot change de sens pour signifier plutôt un « petit garçon malpropre » (1680) ou « désobéissant » (1762) (DHF) et parmi les sens vieillis aujourd'hui, on trouve « enfant (garçon) mal tenu, [...] qui traîne dans les rues », « personne portée à la licence dans ses manières » et « homme qui dit des plaisanteries de ne plus de son âge » (LGR). Les utilisations les plus courantes sont « enfant espiègle » et, quand on parle d'une chose, « grivois, licencieux » (LGR). De plus, l'espièglerie et l'idée de *vagabond* ont conduit à « homme dénué de sens moral » et « homme/femme de mœurs légères » ou une personne « qui mène une vie déréglée » (TLF). Au XIX^e siècle, *polisson* signifiait aussi « par plaisanterie la grosse toile que les femmes ajoutaient à leur ceinture » (DHF).

En suédois, le mot commence d'être utilisé en 1820 quand il devient synonyme du mot *kindskägg* (Hellquist 1948) qui était le mot employé avant. Le sens aujourd'hui est « prydande manlig hårväxt (främst) på kindens bakre del, längs örats innerkant från det normala hårfästet och ett stycke ned (ibl. nedanföör örat) » (NE).

La différence de sens entre *polisson* et *polisong* est donc grande et on peut presque les nommer des faux-amis totaux. Le suédois est la seule langue qui a fait ce changement de sens (SAOB) et c'est difficile de savoir d'où il vient (NE, Hellquist). Cependant, selon Forslund (1998, p.16), il faut chercher soigneusement une explication ; SAOB mentionne qu'un emploi plus âgé était « skäggväxt av större utbredning o. med längre o. buskigare hår » et on peut discuter si cela a un rapport avec une apparence négligée – une personne qui « mène une vie déréglée » et un vagabond. On peut aussi comparer « buskigare hår » avec « malpropre » et « mal tenu », même si dans ce cas-là on parle en français d'un petit garçon qui n'a probablement pas de favoris. Les associations sont quand même possibles.

Début – debut

Début émerge en 1642 de *débuter* qui vient de *but* avec une origine nordique signifiant « bûche » (DHF), et qui s'est mélangé tôt avec *bout*. Un des premiers sens de *but* était « point que l'on vise » au XVI^e siècle, mot qu'on utilisait aussi bien au concret qu'au figuré (DHF). Sous la forme de *débuter*, le mot avait le sens de « déplacer » ou d'« écarter du but » dans le jeu de boule dans ce même siècle. Puis, le sens devient plutôt temporel que spatial, et le mot désigne « jouer le premier coup », qui est toujours une utilisation (LGR), même s'il est vieilli (TLF), suivi de « commencer dans une carrière » en 1649 (DHF) par extension. Aujourd'hui, on voit aussi le sens de « point initial de quelque chose » et spécialement « première partie de la vie, spéc. de la vie sociale, professionnelle, d'un apprentissage; première partie d'un phénomène social ». On voit aussi pendant le XVII^e siècle que les idées d'« essai », de « première tentative » et de « commencement » émergent. Dès cette époque, le sens ne semble pas avoir changé de manière bouleversante.

La première trace de *début* en suédois se trouve en 1758 (Hellquist 1948). En regardant SAOB, on voit que le premier sens était « commencement » ou « inledning ». Cependant, le sens principal d'aujourd'hui est « (skådespelares, äfv. varieté- l. cirkusartists) första uppträdande inför offentligheten » qu'on voit depuis la fin de XVIII^e siècle. Pendant le XIX^e siècle, on a inclus aussi, par extension, « icke-sceniska konstnärer, författare osv ». Le sens le plus général est « (en persons) första uppträdande, framträdande i lifvet (särsk. det politiska lifvet l. sällskapslifvet) », où on inclut aussi le premier sens, « begynnelse, början », qui pourtant ne semble plus être utilisé.

C'est donc visible que les sens suédois sont inclus dans l'aire sémantique française de *début* qui est plus vaste. Les deux mots sont donc des faux-amis partiels. Déjà en 1674, *début* peut désigner les « premiers pas d'un acteur » (LGR) en français et il est toujours mis comme le deuxième sens dans LPR : « premières apparitions à la scène », et où « commencement » est mentionné comme le premier sens. Il y a donc une différence par rapport au sens principal, les deux langues ont choisi des directions différentes et il est possible que les sens se distancaient plus (cf. Chamizo Dominguez & Nerlich 2002, p. 1834).

Les sens ont été empruntés à des moments différents, ce qui a rendu le mot polysémique, une raison pouvant être l'importance du français à l'époque, mais c'est aussi possible qu'il s'agisse seulement d'un emprunt et puis des extensions de sens en suédois.

Esprit – sprit

Le mot *esprit* vient du latin *spiritus* « souffle, air, respiration » (DHF) et cela est également un sens vieux en français (LGR). Il est d'abord beaucoup utilisé dans des textes chrétiens en latin avec le sens de « la vie incorporelle », « esprit divin », « inspiration » et « âme ». Au XVI^e siècle, le sens d' « émancipation » s'ajoute, et spécialement « le produit d'une distillation » en alchimie. Puis, quand la chimie moderne apparaît, ce sens n'est plus employé qu'en « esprit de vin » signifiant de l'alcool (DHF). Selon LGR, *alcool* est aujourd'hui un sens vieux parmi les nuances d' « émanation des corps ». De plus, il y a les sens « être immatériel, incorporel », « la réalité pensante », « aptitude intellectuelle » et « volonté, intention ».

Le mot *sprit* émerge en suédois à la fin du XVIII^e siècle avec les sens de « grad av alkohol i spritdryck » (ou plus tard « i blodet efter alkoholförtäring ») et « om en [såsom] njutningsmedel avsedd [eller] använd dryck med hög halt av sprit [...], alkohol », mais il n'est devenu courant qu'après 1830. Au XIX^e siècle, « gas » était aussi un emploi, mais il est maintenant mort. Aujourd'hui, il y a également le sens « om alkohol [...] 1. om blandning av alkohol med vatten » (SAOB).

C'est donc le sens d'« alcool » qui a été emprunté au suédois, à l'exception de *gas*, mais celui-ci est quand même proche du développement du sens d' « alcool » en français : « âme »,

« eaux spiritueuses », « émancipation » et « éléments d'une matière très subtile ». L'idée de l'alcool est pourtant vieille en français aujourd'hui, et les deux mots ne peuvent pas être rendus l'un par l'autre. Cependant, les mots n'ont pas la même forme (en suédois on l'écrit *sprit* presque dès le début) et on ne peut donc pas parler de faux-amis ici, même si on voit que les deux langues ont utilisé les potentiels du sens de manières différentes ; ce que Chamizo Dominguez et Nerlich (2002, p. 1834) mentionnent comme la cause de faux-amis.

Artiste – artist

Artiste est d'abord un mot latin avec une relation proche avec *artisan*. En moyen français, l'adjectif voulait dire « avec habileté et méthode ». Puis, les sens d'*artiste* et d'*artisan* commencent d'être séparés et au XVIII^e siècle « l'artiste peut exercer une profession technique, mais à condition que son art mécanique 'suppose de l'intelligence' » (DHF). Aujourd'hui, ce dernier sens existe comme une forme vieillie : « personne qui pratiquait un métier, une technique difficile » (LGR). LGR mentionne de plus les sens de « personne qui se voue à l'expression du beau, pratique les beaux-arts, l'art » (depuis 1752), de « créateur d'une œuvre d'art », de « personne qui interprète une œuvre musicale ou théâtrale » (1753), de « fantaisiste » et comme adjectif : « qui a le sentiment de la beauté » (LGR).

Le mot est arrivé au suédois déjà au milieu du XVI^e siècle, probablement à cause de l'influence italienne ou hollandaise, mais il n'est devenu courant que vers la fin du XVIII^e siècle et à ce moment, le mot est plutôt arrivé via l'allemand ou l'anglais (SAOB). Même si le mot est passé par une langue intermédiaire, le sens ne semble pas avoir changé. Selon SAOB on voit par exemple le sens de « person som har utöfvande af skön konst [...] till sitt yrke » qui est le même qu'en français aujourd'hui : « 'konstnär', som antingen skapar egna verk [...] eller tolkar andras verk » (Kahlman 2011, p. 2), mais qui existait également à la fin du XVIII^e siècle. Un des premiers sens, à la fin du XVIII^e siècle, avait aussi un rapport aux sens français : « utöfvare af praktiskt yrke o. d. som inlägger en viss konstnärlighet i sin yrkesutöfning ». Cependant, « konstnär » n'est plus un emploi courant en suédois (Hellquist 1948). De plus, le sens de « beteckning för person som uppträder offentligt på scen o. d.; urspr. om skådespelare l. sångare » depuis XIX^e siècle, peut être une extension de « personne qui interprète une œuvre musicale ou théâtrale » (LGR), ou un résultat de l'emploi pendant

l'époque révolutionnaire où « les comédiens, les cuisiniers, les coiffeurs [...] se dis[ai]ent artistes ».

Pour conclure, les sens des deux mots semblent très pareils. Cependant, on peut voir une image différente en regardant Wikipédia où le seul sens d'*artist* mentionné est « en person som på ett eller annat sätt uppträder. Vanligtvis [...] musiker, men även komiker, skådespelare, dansare, illusionister ». Bien sûr, Wikipédia n'est pas une source toujours crédible mais, dans ce cas-ci, il donne quand même une idée de la définition acceptée par la plupart des gens aujourd'hui. Kahlman (2011, p.2) écrit aussi que le sens principal en suédois n'est pas le même qu'en français. Avec cette information, les deux mots peuvent causer de la confusion et ils sont donc des faux-amis. C'est aussi possible que les sens se différencient encore plus, selon Chamizo Dominguez et Nerlich (2002, p. 1834), puisque les deux langues ont choisi des chemins différents.

Bataille – batalj

Il y a presque mille ans, *bataille* est arrivé au français du latin *batalia* désignant « combat d'escrime » (DHF). Le mot a la même origine que *battre*. En français, le mot désigne d'abord le combat entre deux armées ou deux individus « au propre et au figuré » et, par métonymie, « un corps de troupes » qui était employé jusqu'au XVII^e siècle quand *armée* est devenu courant (DHF). Encore aujourd'hui, le sens principal est militaire : « action de deux armées qui se livrent combat », « combat, guerre » et on parle aussi de « champ de bataille » et de « cheval de bataille » (LGR), qui signifie « sujet favori ». Par extension, on voit également « échange de coups » et « lutte entre des antagonistes » ou « lutte, opposition violente » de personnes ou d'idées. De plus, « en bataille » a le sens de « désordre » (TLF, DHF) depuis le XIX^e siècle, qui peut être comparé avec « en bataille rangée » qui est un emploi vieux du XVII^e siècle pour « l'ordre d'une armée » (LGR).

En suédois, le mot émerge en 1647 provenant du français avec le sens de « fältslag » (Hellquist 1948), et SAOB mentionne qu'il s'agit spécialement de « två tydligt uppställda härar ». Pourtant, déjà en 1621, le mot émerge avec le sens de « slagordning » (Hellquist 1948), un sens qui n'est plus utilisé. Il y a donc une évolution pareille en suédois et en français où « bataille rangée » a aussi existé. Comme en français, *batalj* est employé au figuré

pour désigner « strid, konflikt, kamp » et par extension « (större) slagsmål, gatutumult », mais ces deux utilisations sont plutôt facétieuses en suédois (SAOB).

Tous les sens des deux mots sont partagés, à l'exception de quelques expressions en français (par exemple « corps de troupe » et « sujet favori ») et de différences de nuances (*cf.* l'emploi facétieux en suédois). En conséquence, *bataille* et *batalj* ne sont pas vraiment des faux-amis à partir d'une perspective strictement sémantique. Pourtant, Forslund (1998, p. 17) mentionne qu'encore d'autres aspects peuvent être inclus et, dans ce cas, *bataille* et *batalj* seraient des faux-amis.

Salut – salut

Salut vient de *salutem* en latin et signifie : « état de la personne ou de ce qui est entier », « bon état ». D'abord, à la fin du X^e siècle, le mot avait un sens religieux, proche de *saluer*, et il désignait alors « échapper à la mort, à la damnation éternelle ». Ce sens existe toujours et celui-ci est le premier mentionné par TLF où on écrit aussi « échapper à un danger, à un malheur », « sauver ». L'autre sens indiqué par TLF est également vieux : ceci est « depuis 1080 une marque extérieure de civilité qu'on rend aux personnes qu'on rencontre ou quitte » (DHF). Ce sens se développe vers « une formule exclamative par laquelle on souhaite à qqn santé, prospérité » (DHF). TLF montre aussi qu'aujourd'hui, *salut* est employé « familièrement comme équivalent de bonjour ou au revoir ».

Le chemin de *salut* vers le suédois passe par l'allemand et le mot arrive en suédois au milieu du XVIII^e siècle. Le premier sens en suédois était : « hälsning l. hedersbetygelse o. d. [...] g[eno]m vissa yttre tecken l. medelst vissa signaler l. åtbörder », par exemple « med sabel [eller] värja ». Aujourd'hui, *salut* suppose surtout « sådan hälsning [...] med skott; särsk. om avlossande av kanonskott [såsom] hedersbevisning » (SAOB). L'idée de « marque de respect » est donc gardée en suédois aussi. De plus, le sens militaire existe également en français : « acte par lequel on exprime son respect à un supérieur, au drapeau » ou même dans la Marine « échange de politesse entre bateaux de nations différentes ou non, effectué selon un certain code » (DHF). Ce dernier sens en français est donc proche du sens suédois, même si cet « échange de politesse » ne doit pas avoir lieu entre des bateaux, même si c'est possible. LGR parle aussi de « coups de canon », ce qui montre que les sens suédois ont simplement été

empruntés au français. Néanmoins, ce n'est pas clair si c'est le suédois qui a choisi les sens à emprunter ou si on a pris tous les sens que l'allemand, langue intermédiaire, avait déjà choisis.

Les sens suédois se trouvent en français aussi, et on peut donc dire qu'ils sont inclus dans l'aire sémantique française qui est plus vaste, ce que Forslund (1998, p. 13) nomme *Inclusion*. Par exemple, c'est plutôt quand on parle du domaine militaire que le mot est utilisé en suédois et l'idée de « sauver » n'existe pas. Par conséquent, même si les prononciations divergent, il est toujours possible de les confondre en écrit et ils sont donc des faux-amis partiels.

Conseil – konselj

Conseil vient du latin *consilium* qui signifie « où l'on délibère », « consultation », « dessein mûri et réfléchi » (DHF). Un des premiers sens en français est également « réunion de gens qui délibèrent » (1080), un sens qui existe toujours, par exemple sous la forme « conseil régional ». LPR précise qu'une telle réunion est « déterminée à l'avance ». Le français a aussi emprunté le sens « résolution mûrement pesée » au latin, mais c'est une utilisation vieille aujourd'hui. Depuis le XVI^e siècle, on voit le sens de « les desseins de Dieu » qui conduit à « principes qui dirigent une personne dans la vie » au XVII^e siècle, mais qui n'est plus une utilisation courante. De plus, il y a aussi les sens de « ce qui tend à diriger la conduite » ou « opinion donnée à qqn sur ce qu'il convient de faire » (LGR) et « personne auprès de laquelle on prend avis » (LGR).

Au milieu du XVIII^e siècle, *conseil* émerge en suédois. Un des premiers emplois à l'époque était « om regeringen i sin helhet, statsråd », mais aussi « officiellt sammanträde mellan [...] medlemmar av ett lands regering ». En politique, *konselj* désigne aussi « rådsförsamling; nämnd ». On voit également le sens de « överläggning, rådplägning » qui peut donc être trouvé en français aussi. Pourtant, en suédois, « församling av rådpläggande personer » est seulement un emploi facétieux aujourd'hui (SAOB). Ce sens a été introduit par Gustav III pour désigner « rådplägningar inför kungen » (NE). Après 1809, le mot est resté ayant le sens de « sammanträde med statsrådet och kungen vari regeringsärenden avgjordes ». Aujourd'hui, *konselj* est employé dans la Constitution suédoise où il est écrit que « regeringen ska sammanträda i konselj under statschefen ».

On peut donc conclure que *konselj* s'est spécialisé vers le domaine politique en suédois, un emploi qui est inclus dans l'utilisation plus étendue en français ; il s'agit donc de l'*Inclusion* dont parle Forslund (1998, p. 13). À cause de la grande spécialisation du sens suédois et vu que les deux mots ont des formes assez pareilles, *conseil* et *konselj* sont des faux-amis partiels. En outre, en regardant SAOB, on voit que l'aire sémantique de *conseil* est incluse dans le mot *råd*. Il semble donc que *råd* ait gardé une position forte, tandis que le mot français a dû se spécialiser vers le domaine politique, pour ne pas disparaître. Cela arrive souvent si les sens sont proches selon Edlund & Hene (1992, p. 116). L'influence française sur la vie politique à l'époque peut être une raison pour laquelle *conseil* a réussi à entrer dans ce domaine.

Réel – rejäl

Réel vient du bas latin *realis* avec le sens de « effectif » ou de « qui existe par soi-même », et il est attesté en français en 1283 (DHF). *Réel* est d'abord utilisé en droit pour « ce qui est relatif aux biens » (DHF). Au XV^e siècle on trouve aussi le sens latin de « ce qui existe effectivement » et il est suivi par des utilisations hors du droit, par exemple quand on parle « de la présence réelle de Dieu dans le pain » au XVI^e siècle, mais aussi en philosophie au XVII^e siècle : « ce qui est, existe effectivement » et, avec le sens d'« authentique », également au XVII^e siècle. Aujourd'hui, on voit d'abord le sens de « qui consiste en une chose ou concerne une chose » (LGR), c'est-à-dire ce qui « n'est pas seulement une idée », donc la réalité. Ce dernier sens émerge au XVII^e siècle aussi. Aussi bien LGR que TLF mentionnent également « vrai », « est tel qu'il doit être » et « véritable ». De plus, il y a beaucoup d'autres dérivés, par exemple s'agissant de mathématique, de grammaire, d'économie, de musique et de chimie.

En suédois, le mot est emprunté au français en 1785 environ où dès le début on change l'orthographe pour éviter l'hiatus (Hellquist 1948). Le sens d'abord mentionné par SAOB est « som är sådan den skall vara, fullgod, ordentlig », un sens aussi trouvé en français et qui inclut le premier sens en suédois qui était « viktig, väsentlig, betydelsefull », mais qui n'est plus employé. À la fin du XIX^e siècle, *rejäl* est employé pour les personnes « som det är reda med, som har hållning; som gör rätt för sig », « pålitlig » (SAOB) et « robust » (NE). Ce sens vient probablement de l'emploi français à l'époque classique : « en parlant d'une personne

qui tient ses promesses » qui est un sens mort depuis 1800 en français. En consultant NE, on voit qu'il y a aussi le sens de « avsevärd omfattning i storlek, kraft etc. » en suédois aujourd'hui. Ce changement de signification n'est pas bizarre : le sens de « som är sådan den skall vara » n'est pas loin de « bra, praktig, redig, bastant » et puis « (slit)starkt o. oömt » (SAOB). Ensuite, le mot commence à changer en mot de renforcement (SAOB) et le sens est donc proche de « ordentligt tilltagen » (NE).

Les sens aujourd'hui sont donc différents, mais il est quand même possible de trouver les origines françaises des sens suédois. La cause en est que le suédois a développé le mot dans une direction différente de celle du français et il y a donc un potentiel de faux-amis (*cf.* Chamizo Dominguez & Nerlich 2002, p. 1834). Pourtant, à cause du changement de l'orthographe et de la prononciation en suédois, *réel* et *rejäl* n'ont plus la même forme et ils ne peuvent pas être considérés comme des faux-amis. Cependant, le mot *reell* existe aussi en suédois, mais il ne sera pas analysé dans ce travail.

Propre – proper

Propre est un mot que le français a emprunté au latin, où *proprius* veut dire « qu'on ne partage pas avec d'autres » (LPR) ou « spécial, caractéristique » (DHF). En français, le sens latin « caractéristique » conduit à « qui convient particulièrement » quand on parle de personnes au XV^e siècle. Ce sens existe toujours quand on parle de choses qui sont « adaptées à un certain usage », pendant qu'on ne l'utilise que rarement à propos d'une personne « apte à » ou « fait pour » quelque chose (TLF, LGR). Dès l'ancien français, on voit le sens de « bien arrangé, soigné » (au XIII^e siècle) qui vient de l'idée « digne d'une personne » (DHF), suivi par « qui n'a aucune trace de souillure, de crasse » en 1640. Ensuite, en 1842, avec l'émergence de l'hygiène moderne, le mot désigne « une personne qui se lave soigneusement ou souvent » (DHF), qui a conduit à « bien lavé » aujourd'hui (TLF). Une « transposition au figuré » conduit à désigner une personne « dont la réputation est sans tache » (LGR) et « irréprochable sur le plan moral » (DHF) ou bien une chose « conforme aux règles de la morale ou de la bienséance ». En français, on voit aussi le sens « caractéristique », au milieu de XVI^e siècle (DHF), et même aujourd'hui on parle de « caractéristiques d'une collectivité » (TLF). De plus, il y a le sens de « ce qui appartient en particulier à une personne » (DHF) qui vient du latin.

En suédois, le sens moderne est emprunté en 1704, à l'allemand, qui l'avait emprunté au français. Cependant, au XVI^e siècle, le mot existait aussi avec le sens de « noga, noggrant, exakt, bestämt » (SAOB) qu'on peut peut-être comparer avec « apte à », « qui convient particulièrement » et « soigné » en français. De plus, d'autres sens français existaient aussi avant le XVIII^e siècle, par exemple « som tillhör [någon] själv l. personligen » jusqu'au début de XVII^e siècle, et pour les personnes « som har de nödiga kvalifikationerna för ngt, lämpad, lämplig » au XVII^e siècle. Tous ces sens sont morts aujourd'hui. Au XVIII^e siècle on voit deux nouveaux sens selon SAOB : d'abord en parlant de choses : « fin, vacker, elegant, prydlig, sirlig » et ensuite par rapport à une personne, un comportement ou ses vêtements « välvårdad; ren o. prydlig; renlig ».

On peut donc conclure que plusieurs des sens français ont existé en suédois. Pourtant, les sens contemporains se séparent : le mot suédois désigne plutôt l'extérieur et l'apparence, à la différence du mot français où, à l'exception de « bien lavé », on parle plutôt de l'intérieur et de moral. « Bien arrangé, soigné, élégant », qui était courant en français jusqu'au XVII^e siècle, est probablement l'origine de l'emploi suédois. Ce sens-ci est après le XVII^e siècle « devenu courant dans la langue classique » (DHF) et le suédois a donc pu l'emprunter au début du XVIII^e siècle. Donc, les sens principaux aujourd'hui ne sont pas identiques, même si les associations sont proches, et il est possible que les différences grandissent lorsque les langues continuent à se développer (*cf.* Chamizo Dominguez & Nerlich 2002, p. 1834). Les formes des deux mots ne sont pas tout à fait pareilles, mais il y a quand même des risques de confusion, et ils sont donc des faux-amis.

Commode – kommod

À la fin du XV^e siècle (LGR), *commode* arrive au français du latin *commodus*, où il avait le sens de « approprié, accommodant, bienveillant » (DHF). En français, il est d'abord employé quand on parle d'une chose « particulièrement bien adaptée à l'usage qu'on en fait » au XVI^e siècle, un sens toujours visible dans l'emploi « convenable, pratique » (LGR). Par extension, on voit aujourd'hui aussi des utilisations impersonnelles comme « c'est commode à » avec le sens « aisé » (LGR) ou des utilisations pour désigner un comportement « trop facile, accommodant » (TLF). Cela vient du début du XVII^e siècle lorsqu'on employait *commode*

pour une personne « riche, aisée », « d'un caractère facile et doux » et « complaisante ». Cette utilisation est rare aujourd'hui. LGR parle aussi d'« une vie tranquille et douce ». En 1700, un petit meuble de rangement beaucoup plus pratique et léger que « le coffre d'usage moins facile » (TLF) qui était utilisé avant, émerge et reçoit le nom *commode* (DHF ; TLF) grâce à ses qualités (TLF).

En suédois, l'adjectif *commode* arrive au milieu du XVII^e siècle, probablement par l'allemand. Comme, en français, on parle d'une chose « tjanlig, lämplig, passande, som icke erbjuder svårigheter, bekväm » et, au XVIII^e siècle, d'une personne « som skyr besvär l. ansträngning, maklig, bekväm ». Ce dernier sens vient probablement de « aisé » en français, mais aussi du sens vieilli que LGR mentionne : « manque d'exigence ». Pourtant, ces sens ne sont plus courants en suédois.

Ensuite, SAOB montre le substantif comme un homonyme qui arrive au XVIII^e siècle par l'allemand, avec le sens de « byrå » (Hellquist 1948) – un sens que le suédois aussi commençait d'employer. Cependant, aujourd'hui, *kommod* veut seulement dire « (låg) skåplik (med lock försedd) möbel för förvaring av handfat, tvättkanna, nattkärl » (SAOB), mais aussi « för själva toalettproceduren » (NE). Ce sens commençait d'être employé au XIX^e siècle (SAOB) et on peut le comparer avec l'emploi « toilette-commode » qui émerge en français à cette même époque, désignant « meuble à tiroirs dont le dessus a été aménagé en lavabo » (TLF). En suédois, le mot était aussi une abréviation de « nattkommod » (Hellquist 1948) avec le sens de « nattkärl » (SAOB) ou « potta » (Hellquist 1948). Ce sens, qui émerge à la deuxième moitié du XIX^e siècle, a probablement évolué à cause de la contiguïté entre les choses, donc la métonymie (cf. Ullmann 1952, p. 277). Le sens suédois est donc plus spécialisé, mais il n'est pas inclus dans l'aire sémantique française, où il a existé plutôt comme « toilette-commode ». *Commode* et *kommod* sont donc des faux-amis ou même des faux-amis totaux (cf. Forslund 1998, p. 16). Comme *kommod* était un objet nouveau, le mot a simplement pu être adapté en suédois sans problèmes selon Edlund & Hene (1992, p. 115), même si l'emprunt a rendu *kommod* polysémique, chose que Forslund (1998, p.33-34) mentionne comme une évolution possible.

Chair vient du latin *caro*, d'origine indoeuropéenne avec le sens de « couper, partager » qui a conduit à « morceau de viande » et puis « viande » (DHF). En latin chrétien, *chair* avait le sens de « nature humaine ». Par l'influence chrétienne, ce sens figuré entre dans le français au XI^e siècle, où il « s'oppose à l'esprit » et désigne « condition terrestre de l'homme » (DHF). Ce sens existe toujours. Au XI^e siècle, le mot était employé avec le sens de « l'ensemble des muscles du corps humain » et depuis ce siècle « la chair comestible des animaux » (DHF). Ces deux sens existent toujours et ils s'opposent « au tissu osseux » et « à la peau » et désignent alors la « réalité profonde » selon TLF, mais *chair* peut aussi désigner « peau » (TLF, LGR) et « la réalité superficielle » (TLF). L'aspect de la peau émerge déjà au XII^e siècle en français, « notamment en peinture », ce qui conduit à nommer une couleur (DHF), au XIX^e siècle, la « couleur chair », ou spécialement « la couleur rose de la peau dans la race dite 'blanche' » depuis la fin du XIX^e siècle (TLF, LGR).

En suédois, l'emprunt au début du XIX^e siècle a renforcé l'homonymie de *skär*. Le sens introduit était « ljuströd » (Hellquist) et ce sens est toujours le même selon SAOB, qui dit que *skär* désigne « blekröd, ljuströd, rosafärgad; om hy » et surtout « som har fin l. frisk skär [...] färg, rosig ». En fait, TLF mentionne aussi « rose, saine » et le sens vieux « teint frais » par rapport à la couleur. De plus, il est intéressant de voir qu'un des homonymes de *skär*, en suédois, avait aussi le sens de « klar [...], blank » par exemple par rapport au teint ou à la couleur de la peau « klar l. fin (o. frisk l. fräsch) » (SAOB) ; cf. « teint frais » et « l'éclat » (TLF) de la peau en français. L'homonymie ici, ou « l'accident phonétique » mentionné par Ullmann (1952, p. 219), montre donc aussi des sens pareils et il est donc facile de croire qu'ils sont le même mot utilisé avec des nuances différentes ou qu'il s'agit de polysémie. De plus, c'est possible que cette ressemblance ait facilité l'emprunt de *chair* puisque c'était un développement logique.

En outre, selon NE, il semble que « skär » et « rosa » soient des synonymes en suédois aujourd'hui, ce qui est intéressant compte tenu du fait que « rosa » aussi est venu du français environ 50 ans plus tôt (SAOB). La raison peut être que *rosa* s'est adapté trop au suédois et il fallait donc un nouveau mot pour faire des associations « cool » au français (cf. Edlund et Hene 1992, p. 79). En consultant Wikipédia, on constate que *rosa* est plus courant que *skär* aujourd'hui.

Le sens suédois est inclus dans « l'aire sémantique » française, mais plutôt sous la forme « couleur de chair ». Il n'est donc pas possible pour un locuteur de dire « chair » en français avec le sens de « skär ». Avec cette perspective, *chair* et *skär* sont des faux-amis. Cependant, les deux mots n'ont plus la même forme en ce qui concerne l'orthographe ; pourtant, dans certains dialectes suédois, c'est possible d'avoir la même prononciation qu'en français. Ils pourraient donc être des faux-amis.

Conclusion

On peut voir qu'en général, les mots ont changé de sens après le moment de l'emprunt. Il y a des exceptions comme *skär* qui n'a pas changé de sens en suédois mais, de l'autre côté, ce sens n'a jamais été le même qu'en français. Tous les mots ont en fait changé, mais dans quelques cas le changement se montre plutôt par une différence de nuance ou d'association (par exemple *propre* et *triste*). Parfois, le sens s'est spécialisé et le mot est seulement utilisé dans un domaine précis (par exemple *konselj*), tandis que d'autres mots ont développé des sens tout à fait fortuits qui n'ont pas beaucoup de rapport avec leur origine française (par exemple *polisong*). Dans plusieurs cas, le suédois a pris et gardé le sens français qui était courant à l'époque, tandis que le sens a disparu en français (par exemple *portfölj*). Encore d'autres mots ont presque tous les sens en commun aujourd'hui, mais, par contre, il y a une différence par rapport au sens le plus courant.

On voit aussi chez plusieurs mots que l'influence du français de l'époque a eu pour résultat que les sens d'un mot ont été empruntés à des moments différents, ce qui a rendu le mot polysémique (par exemple *kommod*).

La plupart des mots analysés ont été empruntés au XVIII^e siècle, quand l'influence de la culture française était la plus grande (Edlund & Hene 1992, p. 54), mais il y a aussi des mots des XVII^e et XIX^e siècles quand la France avait aussi une grande importance (*ibid.*). De plus, on voit des mots qui sont arrivés via d'autres langues, surtout l'allemand. Pourtant, parmi les mots analysés ici, cela ne semble pas avoir influencé les sens de manière évidente, mais il est possible qu'une telle langue n'ait présenté que certains des sens originaires français, ce qui a donc influencé le sens suédois du mot aujourd'hui.

Même si tous les mots ont changé d'une manière ou d'une autre après l'emprunt, en suédois et en français, les mots ne sont pas toujours devenus des faux-amis. La raison en est que l'orthographe et la prononciation en suédois ont souvent changé aussi et il n'est donc plus possible de voir de lien entre les deux mots.

Références

Dictionnaires

Dictionnaire historique de la langue française, 1998. Malesherbes : Dictionnaires Le Robert-Sejer, sous la direction d'A. Rey. 2^e édition.

Ekbohm, C. M. 1948. *Förklaringar över 100,000 främmande ord och namn m.m. i svenska språket*. Stockholm: Albert Bonniers bokförlag. 2^e édition.

Le Grand Robert de la Langue Française, 1985. Ligugé : Dictionnaires Le Robert, de P. Robert. 2^e édition.

Hellquist, O. 1948. *Svensk etymologisk ordbok*. Lund: C. W. K. Gleerups förlag. 3^e édition.

Nationalencyklopedin. <http://www.ne.se/>.

Le Nouveau Petit Robert, 2004. Malesherbes : Dictionnaires Le Robert-Sejer , sous la direction de J. Rey-Debove et A. Rey. Nouvelle édition.

Svenska Akademiens ordbok, 1898-. Lund : Svenska Akademien /C. W. K. Gleerups förlag.

Trésor de la langue française – Dictionnaire de la langue de XIX^e et du XX^e siècle (1789-1960), 1971-1994. Paris : Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique.

D'autres sources

Bergman, G. 2001. *Ord med historia*. Borås : Bokförlaget Prisma.

- Chamizo Dominguez, P. J. et Nerlich, B. (2002). « False friends: their origin and semantics in some selected languages ». *Journal of Pragmatics*, 34, pp. 1833-1849.
- Edlund, L.-E. & Hene, B. 1992. *Lånord i svenskan. Om språkförändringar i tid och rum*. Norge : Norstedts Förlag.
- Forslund, C. (1998). *Les faux amis: une étude de la genèse et de la sémantique de quelques faux amis suédois-français*. Franska och klassiska institutionen. Åbo Akademi.
- Guiraud, P. 1964a. *L'étymologie*. Paris: Presses Universitaires de Paris.
- Guiraud, P. 1964b. *La sémantique*. Paris: Presses Universitaires de Paris.
- Kahlman, A. (2011). « Faux amis – en samling falska vänner utvalda och kommenterade av André Kahlman. Saskia läromedel ». http://www.saskia.se/faux_amis.pdf (2013-05-03).
- Persson, R. 2011. *Svenska ord från forntid till nutid*. Borås : Recito Förlag AB.
- Ullmann, S. 1952. *Précis de sémantique française*. Berne : Stämpfli & C^{le}.
- Zemmour, D. 2008. *Initiation à la linguistique*. Paris : Ellipses Éditions.